

Pierre Daviault

SOMMES NOUS ASSERVIS PAR LA TRADUCTION?

La question se présente sous deux aspects : quantitatif et qualitatif. Une étude approfondie devrait s'attacher d'abord à établir la proportion de la «matière écrite» que représente la traduction dans divers domaines : documentation officielle (parlementaire, politique, juridique); imprimés commerciaux; matériel d'enseignement ou de culture; lectures courantes, de culture ou de délasserment (littérature, revues, journaux, à quoi il importe d'ajouter la radio et la télévision). On étudierait ensuite le contre-coup de la traduction sur notre façon de parler ou d'écrire le français au Canada, et même sur notre manière de penser. Nous ne pourrons, ici, que noter des têtes de chapitres, puis esquisser une conclusion.

Un fait s'impose dès l'abord. Au Canada français, la plus grande partie des textes lus sont des traductions. Il faut entendre par là que le lecteur moyen, – celui qui borne ses préoccupations intellectuelles à la lecture du journal quotidien et des revues de délasserment ou aux émissions de la radio sonore et visuelle, – ne lit guère que des textes traduits. Nos journaux reçoivent les dépêches d'agences en anglais ou traduites de l'anglais; en anglais aussi ou en traduction les communiqués officiels et les textes publicitaires. Les revues spécialisées n'offrent guère que de la traduction, non moins que les «magazines» ou les revues de pseudo-culture. La publicité qui s'étale dans nos rues ou sur nos écrans de télévision, qui encombre nos boîtes aux lettres, qui glapit à la radio, traduction encore dans une très large proportion. À la télévision on donne même, aux annonces, un nom baroque, calqué sur l'anglais : «les commerciaux». Les «modes d'emploi», les «recettes», les «instructions», tout est traduit.

La pâture intellectuelle du Canadien moyen se compose donc, surtout, de traduction. Orateurs politiques ou sacrés; professeurs, érudits, chercheurs, commerçants ou industriels, avocats ou ouvriers spécialisés, médecins ou ingénieurs, tous, partout et toujours, nous nous servons de textes anglais que nous traduisons ou qu'on traduit à notre intention. Traduits aussi les documents de l'État, à commencer par les débats parlementaires ou les textes législatifs, et une bonne partie de la correspondance officielle. En somme, la traduction s'infiltré partout, commande chaque geste de notre vie. «Que nous le voulions ou non, nous

sommes un peuple de traducteurs¹» (Léon Lorrain).

Le lecteur moyen ne peut même se réfugier en toute sécurité dans la littérature de délassement qui nous vient de France. Il risque de tomber sur des illustrées qui ne sont guère que des démarquages de périodiques américains, ou sur les innombrables romans «traduits de l'américain» à Paris, et très mal traduits en une langue infestée d'anglicismes par les traducteurs incompétents et fort mal rémunérés.

L'emprise de la traduction (de l'anglais, devrait-on peut-être écrire avec plus de justesse) s'accroît fortement depuis la seconde Grande Guerre. Elle règne maintenant dans le domaine de l'enseignement. Il s'est produit ce phénomène que, coupées de la source française, nos grandes écoles ont adopté, au cours de la guerre, des manuels américains. Nous verrons plus loin les conséquences d'une très vaste portée que cet état de choses a produites.

La traduction envahit de plus en plus le domaine de l'enseignement primaire où, non seulement on adopte les méthodes américaines même pour enseigner la grammaire française, mais où l'on se borne souvent à traduire ou adapter plus ou moins les manuels américains. [...]

Le cercle se ferme donc. De la plus tendre enfance jusqu'à la fin de sa vie active, le Canadien français baigne dans une ambiance artificielle, en marge de sa culture et de toute culture.

– II –

Il suit de là, du point de vue linguistique, que le français au Canada évolue moins par le jeu de forces internes que par suite de pressions s'exerçant de l'extérieur. En conséquence, si l'on excepte le parler populaire traditionnel, les faits de langue sont avant tout, au Canada français, des questions de traduction.

La traduction a saboté le vocabulaire. Nous devons tenir compte des emprunts indispensables que nécessitaient nos institutions politiques et notre code pénal, qui sont britanniques, ou encore, des circonstances particulières de notre vie en Amérique. Mais il y

¹ Pierre Daviault cite de mémoire. La citation exacte est : «Bon gré, mal gré, nous sommes un peuple de traducteurs.» (Léon Lorrain, *Les Étrangers dans la cité*, Montréal, Les Presses du Mercure, 1936, p. 9). [Note de J. Delisle, août 2002]

a les emprunts qui déplacent inutilement des vocables indigènes. Or ce sont les traducteurs qui créent la plupart des anglicismes dont notre langue est infestée. Ce sont les traducteurs qui ont implanté les anglicismes insidieux se présentant sous le dehors d'expressions légitime, ces faux emplois à la gamme infinie : *affecter* (pour influencer), *anxieux* (désireux), *application* (demande ou offre de service) . On pourrait parcourir ainsi l'alphabet jusqu'à *versatile* (souple), en passant par *balance* (solde), *corporation* (municipalité ou société commerciale), *minutes* (procès - verbal), *opportunité* (occasion), *social* (mondain). Si l'on parle d'un *aviseur* (légal, surtout), *des mérites d'une cause*, d'une *maison de pension*, c'est aux traducteurs que nous le devons.

Si le mal s'arrêtait là, il n'aurait qu'une gravité relative. Une langue garde son identité, en dépit de tous les emprunts de mots, tant qu'elle conserve sa structure grammaticale. Par malheur, l'influence de l'anglais s'exerçant par la traduction, a atteint davantage la construction de la phrase, au Canada. L'abus du passif, du passé simple ou de l'épithète, l'emploi du participe à contretemps, la confusion des compléments, tout cela vient de la traduction. Mais cette énumération ne rend compte que de certaines maladies bien localisées de notre syntaxe anglicisée. C'est toute l'ordonnance de la phrase, son ton, son rythme qui souffrent; c'en est la substance, la pâte même qui se décomposent.

Comment pourrait-on croire françaises les phrases qui suivent, du type de celles qu'on lit couramment dans nos journaux, et qui ne referment pourtant que des mots français : «À l'aurore de l'histoire, les Ibériens sont trouvés occupant le bassin de la Méditerranée... Les territoires perdus aux Coréens... Le volume des transactions minimales aujourd'hui au cours des transactions de bonne heure sur le curb de Montréal mais la liste principale était généralement tranquillement plus basse.»

Remarquons qu'il ne s'agit peut-être pas là de traduction. L'influence délétère de la traduction est si nocive qu'elle atteint la langue des personnes qui ne connaissent pas l'anglais. De façon générale, au Canada, on en est venu à écrire la «langue de traduction». Léon Lorrain l'a déjà signalé : «Le mal est si profond que les Canadiens français qui ignorent l'anglais n'en font pas moins d'anglicismes [...] Ils sont victimes de la contagion.»

L'influence de la traduction va plus loin; elle atteint la pensée même. Le langage qu'on y songe bien, n'est pas simplement moyen d'expression : il est également, et peut-être davantage, instrument de pensée. Voilà pourquoi la pensée, habituée à se former dans un certain moule linguistique, en garde forcément les contours. Autrement dit, on n'emploie pas habituellement un mode de parler ou d'écrire sans que le mode de penser s'en ressente. Nous

en sommes au point que nous ne *pensons plus français* ni anglais, nous *pensons traduction*.

Nous avons vu que nos universitaires ont recours à des manuels anglais. Ces manuels ne leur servent pas seulement, en quelque sorte, d'outils accessoires. Ils leur fournissent le fondement même de leur formation. Il en résulte que ces universitaires poursuivent leurs recherches dans des ouvrages anglais et ne recommandent guère à leurs élèves que des ouvrages anglais. La culture française des spécialités n'intervient plus guère dans l'enseignement de ces spécialités. En voici une preuve entre bien d'autres. Une enquête sommaire sur des récentes thèses de doctorat en histoire, en anthropologie, en sciences sociales a révélé, à l'Université de Montréal, 74 p. 100 de citations anglaises, 15 1/2 p. 100 de citations en langues étrangères et seulement 10 1/2 p. 100 de citations françaises (cf. Pierre Dansereau, «Langage, Communication and Culture», in *Studia Varia*).

– III –

Où cette tendance nous mènera-t-elle? Simple observateur, – inquiet et néanmoins objectif, – je n'ai aucune prétention au don de prophétie.

Le tableau n'a pas seulement des ombres. Un petit nombre d'entre nous connaissent et écrivent mieux le français que leurs aînés. Ils ne forment qu'une infime minorité qui, toutefois, tend à s'accroître. Convenons également que nous comptons parmi nous des traducteurs plus avertis que ceux d'autrefois. Par malheur, ils ne produisent qu'une assez faible partie de nos traducteurs, officielles ou commerciales. À Ottawa, comme à Montréal et Toronto ou même New-York (car c'est du siège de grandes maisons américaines de commerce que nous vient une proportion imposante des traductions d'intérêt commercial que nous lisons chez nous), des gens absolument incompetents (voire des dactylos ou des garçons de bureau), sous prétexte qu'ils sont «bilingues», se voient confier de nombreux textes à traduire. Le public n'en sait rien, la réputation des bons traducteurs en souffre et le langage français en subit les accrocs. De toutes façons, cependant, la traduction ne parviendra jamais à un état de perfection où elle n'exercerait aucune influence néfaste sur notre langue. Nous possédons, d'autre part, un fond d'anglicismes définitivement acquis.

Asservis par la traduction? Assurément. Nous n'y pouvons échapper. Les servitudes de la vie pratique nous en font une nécessité. Mais l'asservissement total n'est pas inéluctable, à condition que nous réservions et élargissions une marge de culture

désintéressé. Ce serait la part de gratuité d'*inutilité* qui pourrait sauver notre pensée française.

Source : *Le Devoir*, 22 juin 1957.